

Virginie Maris La vie sauvage n'a pas dit son dernier mot !

La catastrophe écologique, qu'on annonce depuis plus de quarante ans, semble ces derniers mois susciter l'émoi d'un large public, qui l'avait pendant longtemps considérée avec indifférence. Les notions de crise, d'effondrement et de rupture sont entrées dans les médias généralistes. Les évocations de fin du monde, longtempers réservées aux discours millénaristes et apocalyptiques, se sont en quelque sorte naturalisées, elles ont « atterri » pour lire aujourd'hui dans les conditions biophysiques de la planète les présages funestes que l'on cherchait hier dans le vol des oiseaux ou l'interprétation des psaumes.

Et si l'idée de « collapse » s'est confortablement installée dans la conception commune des problèmes écologiques de notre temps, nous n'avons guère d'autre choix que de vivre avec, si ce n'est la fin du monde, à tout le moins l'idée de fin du monde. Pour ma part, je discuterai d'un monde qui semble bien disparaître sous nos yeux : celui de la nature sauvage, cette part du monde que nous n'avons pas créée. Cette année encore, scientifiques et journalistes ont égrené les chiffres tragiques de ce déclin. Un monde qui disparaît dans sa diversité : un million d'espèces menacées, dont 6 000 seraient en danger critique d'extinction, faisant de la période actuelle un nouvel épisode d'extinctions massives, seul connu de l'histoire de l'humanité et dernier depuis la crise du crétacé-tertiaire, qui vit disparaître les dinosaures. Il y a 65 millions d'années.

Un monde qui s'efface également dans sa vigueur et dans son abondance, car derrière la disparition spectaculaire des espèces se joue une agonie plus silencieuse, la « défaunation », effondrement des effectifs des populations d'animaux sauvages. On estime ainsi que le nombre de vertébrés terrestres sauvages a chuté de 60 % en quarante ans. En France métropolitaine, c'est presque un tiers des oiseaux qui ont disparu en vingt-cinq ans, sans parler des insectes dont la chute vertigineuse se manifeste aux plus vieux d'entre nous par le désormais célèbre « syndrome » des pare-brise qui demeurent obstinément propres.

Le vieux fantasme de la modernité

Un monde sauvage enfin qui se réduit comme peau de chagrin, l'avidité humaine se payant directement par la consommation gloutonne des milieux naturels. Tantôt c'est à grande échelle que l'on détruit, rasant les montagnes comme on découperait le couvercle d'une boîte de conserve pour en extirper des minerais, brillant des forêts immémoriales pour y faire pousser de l'huile prête à engraisser nos tartines et à booster nos voitures. Tantôt le tissu vivant se mite et se fragmente par le maillage de nos routes, nos voies aériennes, maritimes et souterraines, nos rails, par lesquels transitent toujours plus loin et toujours plus vite les marchandises venues des quatre coins de la planète et les quelques humains privilégiés autorisés à la sillonner comme bon leur semble. Aujourd'hui, plus d'un tiers des surfaces terrestres sont consacrées à l'agriculture et les trois quarts de la planète sont déjà significativement modifiés par les humains. Pendant que l'on artificialise en France métropolitaine l'équivalent d'un département tous les onze ans, les forêts tropicales partent, littéralement, en fumée, se réduisant chaque année d'une surface équivalente à l'Angleterre.

En miroir de ces courbes aux pentes vertigineusement abruptes, d'autres s'élevèrent et semblent vouloir toucher le ciel : PIB mondial, consommation d'énergie et de biens, production agricole, démographie, concentration de CO₂ dans l'atmosphère...



FANIM/MICHELIS

VIVRE AVEC LA FIN DU MONDE 516

Alors qu'un million d'espèces sont menacées, dont 6 000 seraient en danger critique d'extinction, il est temps de « décoloniser la nature », exhorte la philosophe

La croissance économique n'est que l'autre face de l'effondrement écologique.

Alors que les humains, passagers tardifs de ce grand voyage de l'évolution, habitaient une Terre qu'ils avalent en partage, de plus ou moins bon gré, avec une myriade d'autres êtres totalement indépendants de leurs desseins et de leurs désirs, ils sont en passe d'occuper totalement la planète, aussi belliqueux et pugnaces que s'ils occupaient un territoire ennemi.

Voilà ce dont nous parle l'anthropocène, néologisme rapidement popularisé qui désigne le temps des humains, un temps nouveau où se réalise le vieux fantasme de la Modernité : celui, pour les hommes (riches et européens), de se faire « comme maître et possesseur de la nature ». Mais c'est d'un monde en ruine qu'ils prennent le contrôle. Ce qui leur échappe, c'est un champ de bataille miné de leurs armements (biochimiques, polluants, CO₂), troué de part en part par leurs infrastructures mortifères.

Et, pourtant, le sauvage n'a pas dit son dernier mot ! Car le génie du vivant, ce qui s'oppose à toutes les tentatives d'appropriation, de domestication et de contrôle, qu'il est toujours plus inventif et plus agile que nous dans cette bataille. Partout, la vie sauvage, impétueuse, se rebiffe. Déjà le béton des cités se fend sous la force des raci-

ET DU VIVANT, C'EST QU'IL RÉSISTE À TOUTES LES TENTATIVES D'APPROPRIATION, DE DOMESTICATION ET DE CONTRÔLE, QU'IL EST TOUJOURS PLUS INVENTIF ET PLUS AGILE QUE NOUS

nes, les carcaans cèdent, les rivières enfluent débordent, la terre séchaut. Et, dans ce cadre entièrement conçu pour maintenir l'ordre et gérer l'inerte, c'est sous des formes de plus en plus menaçantes que le monde sauvage nous rappelle la vanité de l'ingénierie humaine : antibiotésistance, invasions biologiques, maladies infectieuses, dérèglement climatique... de toutes parts on voit se craquelier le vernis confortable de la modernité.

Il faut dire que le combat qui s'est engagé contre la nature était perdu d'avance. Jamais il n'aurait dû être entrepris. Et c'est peut-être pour cela qu'il convient aujourd'hui de penser que nous pourrions bientôt vivre sur une Terre dépeuplée, saturée de nous-mêmes et de nos artefacts, où les sons du dehors ne seraient plus que ceux des machines, où nous aurions pour toujours renoncé à la surprise de découvrir des êtres radicalement étrangers à notre entendement, un monde lisse où ne subsiste plus la moindre altérité. C'est pour se donner le désir et le courage de préserver la part sauvage du monde que l'on doit en imaginer la fin.

Pour se détourner de la trajectoire macabre dans laquelle nous sommes engagés, il faut accepter de décoloniser la nature. Un tel projet prendra des formes nombreuses, et l'une d'entre elles, la plus radicale peut-être, mais aussi la plus urgente, est de soustraire de grands espaces, terrestres et marins, à l'influence humaine.

Certains chercheurs estiment que, pour éviter l'effondrement de la biodiversité, il faudrait laisser la moitié de la planète à la nature sauvage. Aujourd'hui, en France métropolitaine, nous ne protégeons véritablement que 1,3 % du territoire. Entre ce confetti et la moitié du monde, il y a probablement des mosaïques à inventer, faites de sanctuaires, de retrait et de cohabitation pacifique.

Mettre fin au pillage

« Prétérer ne pas » : ne pas construire, ne pas développer, ne pas organiser ; renoncer même, se fonder humblement dans le décor du paysage pour laisser d'autres formes de vie s'épanouir et constituer leurs mondes ; chérir la gratuité et le don ; prendre soin des plantes et des bêtes sauvages consacrer son temps et son talent à protéger et à entretenir des milieux qui n'ont rien à offrir en retour qu'une beauté à contempler le souffle, voilà bien de quoi faire trembler les patrons du CAC40.

Et ce qui est encourageant dans une telle perspective, c'est que cela marche. Le monde vivant, contrairement au climat répond très vite aux changements. Il suffit souvent de suspendre l'assaut, de laisser la nature reprendre son souffle pour que loutres et poissons migrateurs regagnent les rivières, pour que les prédateurs que l'on cesse de persécuter reviennent tranquillement pour que la forêt qu'on accepte de ne plus gérer repousse dans son exubérance et son désordre.

Par-delà la vitalité des écosystèmes, la société elle-même semble prête. Combien sommes-nous aujourd'hui à souhaiter cette rupture, à reconnaître et à respecter l'altérité du monde sauvage, à vouloir mettre fin au pillage qu'organise un petit nombre de puissants aux dépens de tous les autres, humains et non-humains ; celles et ceux qui refusent de s'asseoir sagement sur les bancs de leur classe pendant que leurs aînés sacrocent le monde dans lequel ils leur faudra survivre ; qui marchent pour le climat et la justice sociale ; qui désobéissent pour éviter l'extinction ; qui acquiescent des terres dans le seul but d'en faire des réserves de vie sauvage ; qui s'opposent aux grands projets inutiles ; qui inventent des pratiques paysannes et agricoles respectueuses des milieux... Ne sommes-nous pas infiniment plus nombreux que les cyniques et les technophiles, nous qui croyons qu'un monde sans vie sauvage ne vaudrait finalement guère mieux que fin du monde ? ■

Prochain article Sylvain Tesson

Virginie Maris est chercheuse au CNRS. Elle travaille au Centre d'écologie fonctionnelle et évolutive (CEFE - UMR 5175) à Montpellier en philosophie de l'environnement. Ses travaux portent sur les enjeux épistémologiques et éthiques de la protection de la nature. Elle est l'auteure d'une trentaine d'articles scientifiques sur la biodiversité, l'écotourisme, les espèces non indigènes, l'économie environnementale, les services écosystémiques ou la compensation écologique. Elle a publié « Nature à vendre - les limites des services écosystémiques » (Quae, 2014), « Philosophie de la biodiversité - Petite éthique pour une nature en péril » (2^e éd. Buchet-Chastel, 2016) et « La Part sauvage du monde - Penser la nature dans l'anthropocène » (Seuil, 2018).